



Croyances des Anciens Iroquois

Aristide Beaugrand-Champagne

Numéro 6, 1941

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079384ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079384ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaugrand-Champagne, A. (1941). Croyances des Anciens Iroquois. *Les Cahiers des Dix*, (6), 195–210. <https://doi.org/10.7202/1079384ar>

Croyances des Anciens Iroquois

Par ARISTIDE BEAUGRAND-CHAMPAGNE.

C'est le propre de l'homme de chercher sans cesse une explication aux phénomènes de tout genre qui frappent ses sens, et il est tout naturel de croire qu'entre ces manifestations innombrables, celles qui conditionnent le plus directement la vie ont les premières retenu sa curiosité.

La chaleur solaire sans laquelle toute vie est impossible; la succession des jours et des nuits; le retour périodique des saisons, importent plus au primitif que la présence d'un grand fleuve, l'immensité insondable de la mer, ou la position d'une chaîne de montagnes.

Comme le primitif vit généralement dans un certain isolement, à cause du territoire restreint dans lequel il se meut, il n'a qu'une vague connaissance de la présence d'autres hommes, et de la nature des pays circonvoisins.

Au-delà de quelques peuplades pour lesquelles il professe, du reste, un profond dédain, un souverain mépris, et une haine inextinguible, le primitif ne connaît rien.

Il est donc amené à se considérer comme une exception à tous ceux qui l'entourent, et son pays comme une terre incomparable.

Tous les Indiens, de même que les Esquimaux, et, probablement, tous les peuples de la Terre, quand ils n'avaient du monde extérieur aucune autre connaissance que celle des nations avoisinantes, se sont, à un moment de leur existence, proclamés les vrais hommes, les hommes par excellence, le peuple choisi de Dieu.

Dans ces conditions, le primitif ne peut croire à une origine commune de tous les hommes, ni concevoir que son pays ne soit qu'une infime portion d'un monde.

Comme il faut pourtant qu'il s'explique sa propre existence et

la présence du lieu qu'il habite; et, comme il a reconnu par l'expérience de la paternité chez l'homme comme chez les animaux que rien ne se fait de rien, ni tout seul, le primitif est aussi amené à se constituer une cosmogonie où se reflètent son ignorance, son particularisme racique, et la grossièreté de son imagination.

Même plus tard, quand les Européens tenteront de lui inculquer des notions plus philosophiques sur l'origine des choses, le primitif refusera longtemps de croire à ces explications; il invoquera pour s'en excuser, que ce qui satisfait un Blanc ne peut convenir à un Indien, et vice versa, puisqu'ils ne sont et ne peuvent être une même sorte d'hommes.

Tels étaient les primitifs de tous les pays avant l'arrivée des Européens et les efforts des missionnaires pour les convertir au christianisme.

Prélogiques et incapables de concevoir le jeu des causes secondes, les primitifs étaient naturellement portés à voir dans chaque phénomène le résultat et l'action directe d'une cause première, distincte, à la fois créatrice et ordonnatrice.

C'est pour cela qu'ils attribuaient à des êtres fantastiques et puissants, prenant quelquefois la forme humaine, et quelquefois la forme animale, mais le plus souvent la forme indéfinissable et mystérieuse d'esprits, tous les phénomènes dont ils étaient témoins. Ils affligeaient ces esprits de passions comme en ont les humains et pensaient que c'était à leur humeur qu'ils devaient les bienfaits dont ils jouissaient et les maux dont ils souffraient.

Aussi, fallait-il ne pas contrarier les esprits, ne pas les offenser: si l'on avait été assez malheureux pour leur déplaire de quelque manière, il fallait les apaiser par des sacrifices expiatoires, et, en toute circonstance, se les concilier par des offrandes propitiatoires.

Telles étaient les bases de la métaphysique des Anciens Iroquois. Si on leur représentait l'in vraisemblance de l'origine qu'ils attribuaient à leur pays, et à leur race, ils se retranchaient invariablement

derrière cet apophtegme impersonnel: c'est ce que nos pères nous ont dit.

On ne sera pas surpris que pour exposer un peu en détail les fondements de ces croyances curieuses, j'aie souvent recours à Sagard, à La Hontan et à Lafitau.

Sagard n'a pas décrit les Iroquois, mais il a longuement parlé des Hurons, leurs cousins, avec lesquels ils avaient, du reste, bien des points de ressemblance.

La Hontan n'a pas chez nous une bonne presse, et n'a rien volé de sa mauvaise réputation. Cependant, il a bien décrit les moeurs des Indiens, des Algonquins surtout, mais incidemment celles des Iroquois aussi, et on ne peut l'ignorer si l'on veut en parler.

Le jésuite Lafitau est, de tous les auteurs, celui qui a le mieux connu les Anciens Iroquois. Son ouvrage: *Moeurs des Sauvages Américains*, est d'une lecture difficile, parce que le sujet qui nous occupe est comme dispersé et noyé dans un flot de considérations et de comparaisons avec les moeurs et les coutumes de tous les peuples de l'Antiquité, si bien que l'on finit par éprouver quelquefois de la lassitude à suivre cette extraordinaire verbosité à travers deux forts volumes.

Il me reste à signaler Nicolas Perrot: *Mémoire sur les Moeurs, Coutumes et Religions des Sauvages de l'Amérique Septentrionale*, où il est, incidemment, question des Iroquois; Silvy: *Relations par Lettres de l'Amérique Septentrionale*; Charlevoix: *Histoire de la Nouvelle-France*; Lucien Lévy-Bruhl: *La Mentalité primitive*; Diamond Jenness: *Indians of Canada*; Morgan: *The League of the Iroquois*; Hodge: *Manuel des Indiens du Canada*; Cuoq: *Lexique Iroquois*, et, pour terminer cette courte bibliographie, les inévitables et précieuses *Relations des Jésuites*.

* * *

Les Anciens Hurons-Iroquois ne paraissent pas avoir cru que l'espèce humaine, non plus que les bêtes et les choses inanimées, aient

été l'objet de la création particulière d'un dieu, mais ils croyaient que leur race à eux, et le pays qu'ils habitaient, l'avaient été.

Comme presque tous les primitifs, il semble qu'ils pensaient que tout existe naturellement, de soi; que les choses sont comme elles sont, et pour le bien des hommes.

Ils croyaient qu'au-dessus du ciel avait existé de tout temps un monde semblable au leur, et peuplé d'hommes tels qu'ils se voyaient eux-mêmes.

Un jour, une femme nommée Atahentsic, en tomba, ou s'en précipita par un trou qui s'était creusé sous ses pas. A cette époque notre terre n'existait pas encore, et partout à sa place s'étendait un océan sans limites. La Tortue, voyant tomber Atahentsic, s'empessa d'inviter tous les animaux aquatiques à construire une île pour la recevoir; elle s'offrit même à porter sur son dos cette île qu'on allait former. *Perrot; Les Relations.*

Atahentsic atterrit dans l'asile qu'on lui avait préparé, et, ne s'étant pas blessée dans sa chute, mit au monde, car elle était enceinte, deux jumeaux qu'elle appela Iouskéha selon les Hurons, Tharonhiawakon selon les Iroquois, et Tawiskara. *Perrot; Les Relations de 1635 et de 1636; Cuoq.*

Le premier tua plus tard le second, à la suite d'une querelle qui s'était élevée entre eux.

La postérité de Iouskéha-Tharonhiawakon ne dépassa pas la troisième génération; un déluge l'engloutit tout entière. Pour repeupler la terre, il fallut changer les bêtes en hommes. *Charlevoix III.*

Ce Iouskéha des Hurons est donc le même que le Tharonhiawakon des Iroquois. Son nom veut dire: Il tient le Ciel de ses deux mains; Il embrasse le Ciel, et par extension: Maître du Ciel. Il vivait parmi les hommes.

Tharonhiawakon ou Iouskéha, c'est le dieu du bon et du bien; Tawiskara, c'est l'esprit du mal.

Alors que Tharonhiawakon s'était appliqué à faire des lacs, des fleuves et des rivières sans chutes et sans rapides, Tawiskara, appelé

aussi Tehotennhiaron, s'évertuait à mettre des chutes et des rapides partout.

Un jour les deux frères se rencontrèrent et se querellèrent. Je ne sais, dit Tharonhiawakon, « qui place ainsi des obstacles dans les ouvrages que j'ai faits » « C'est moi », répondit Tehotennhiaron, le méchant.

Un combat singulier s'en suivit, dans lequel Tharonhiawakon tua son méchant frère, et c'est du sang qui s'échappait de son corps que s'est formé le silex, (Kannhia); c'est de cette métamorphose que vient Tehotennhiaron.

Il est probable que ce silex n'était autre à l'origine que la cornaline, variété rouge sang de calcédoine que l'on trouve dans le pays des Agniers ou Mohawks.

De son côté Lafitau nous dit: « Quoiqu'on ne puisse peut-être pas pénétrer si avant dans les vestiges qui nous restent de la religion ancienne des Sauvages... mais celle qui a le plus de rapport à la mère des Dieux des Orgies, c'est cette femme chassée du ciel dont j'ai parlé et à qui les Indiens rapportent l'origine des hommes. »

Il dit que les Hurons la nomment Ataentsic, et il part là-dessus sur une dissertation étymologique, comme il en a l'habitude, pour nous prouver que cette Ataentsic est la même que l'Ata ou l'Até d'Homère, et que l'Atté de l'Evasme des Bacchantes.

Elle aurait été chassée du Ciel probablement parce qu'elle aurait écouté quelques propositions que lui aurait faites un dieu déguisé en serpent, et dont elle aurait eu un fils qui serait devenu le père de Tharonhiawakon, une des émanations de la divinité, et dont il vient d'être question ci-haut.

Ataentsic serait tombée sur la Terre où elle devint la mère du genre humain en donnant naissance aux deux jumeaux Tawiskara et Iouskéha. La Relation de 1636 dit cependant qu'Ataentsic donna naissance à une fille au lieu des deux jumeaux.

Lafitau ajoute: « Cette femme est l'ayeule de Tharonhiawakon leur dieu, qu'ils supposent né aussi dans le temps, et avoir vécu par-

mi les hommes; mais bien différente de son petit-fils, qui ne cherche qu'à faire du bien; elle est d'un très mauvais naturel; elle ne se nourrit que de la chair des serpens et des vipères; elle préside à la mort; elle succe elle-même le sang des hommes, qu'elle fait mourir de maladie et de langueur; elle est la Reine des Mânes, qui lui doivent le tribut de tout ce qui a été enseveli avec leurs corps, et elle les oblige à la divertir en dansant devant elle; car ils mettent toute la félicité dans ces danses, qui ayant été un des principaux devoirs du culte religieux, doivent aussi avoir été l'objet de la béatitude. »

« Ne dirait-on pas en effet, que dans cette femme d'un mauvais naturel, qui ne se nourrit que de la chair des serpens, et à qui tous les hommes vont faire hommage après leur mort, qu'on voit cette Eve pécheresse... qui par là donne entrée à la mort, dont son péché fit à tous ses enfants une nécessité et une loi? »

Et Lafitau continue de jongler avec les racines grecques pour en arriver à dire qu'il y a apparence que c'est de ce mot Ata ou Até qu'ont été formés ceux d'Atté, Athène, Athena, Athrena, Athronia, premiers noms de Minerve.

De deux choses l'une: ou bien Lafitau a raison dans ses déductions étymologiques, et l'Atahentsic des Hurons et des Anciens Iroquois est la même divinité que Minerve, que Proserpine, que Diane, que Vesta et qu'Isis, et alors il faudra un jour se demander comment les Hurons-Iroquois partageaient avec les Grecs et les Romains, les Egyptiens et les Perses, l'aréopage des dieux de la mythologie païenne; ou bien, il ne convient de voir dans cette similitude de noms qu'une simple coïncidence, comme il arrive souvent, et le trop savant jésuite en aura été pour ses peines, et aura mérité les quolibets que Du Bellay adressait de son temps aux étymologistes à tout crin.

S'il fallait en effet résoudre le problème des origines uniquement par les affinités de langage, on ne serait pas plus avancé qu'en essayant de le faire par la couleur de la peau, de celle des yeux, ou de celle des cheveux.

Mais la Providence a pensé avant nous à toutes ces questions

angoissantes, dont la solution préoccupe toujours les hommes; de même qu'Elle a déposé dans le sein de la Terre la preuve évidente des transformations que notre monde a subies au cours des âges, Elle a aussi placé dans l'homme même, au plus profond de son être, si l'on peut dire, la preuve également évidente de l'origine des divers groupes qui composent l'espèce humaine.

L'autre guerre avait fait avancer beaucoup les recherches dans cet intéressant domaine; espérons que les maux dont celle-ci nous menace seront atténués aussi par d'heureuses découvertes.

* * *

Les Anciens Iroquois reconnaissaient dans le Soleil, source de chaleur, de lumière et de fécondité, le principe de vie des plantes, et le principe ordonnateur du Ciel et de tout ce qui arrive à la surface de la Terre.

Ils appelaient le Soleil « Agriskwé » quand ils voulaient parler de leur dieu sans spécification d'acte ou de qualité particulière.

Ce terme d'Agriskwé est le même que l'Aireskwi des Hurons, et correspond au Manitou (Grand Esprit) des Algonquins.

Ni les Anciens Iroquois ni les Hurons du temps ne savaient la signification propre d'Agriskwé, et les lexiques hurons et iroquois que j'ai consultés ne peuvent nous éclairer sur la racine du mot; il semble que ce soit un vocable si ancien que personne n'en connaît plus l'origine.

Lafitau croit, lui, que le terme a été institué pour représenter le Maître de toutes choses, le Créateur de l'Univers, et que c'est comme tel que les Indiens l'invoquaient.

Lafitau raconte « qu'une femme huronne instruite par un Missionnaire, qui lui faisait un détail des perfections de Dieu, s'écria avec une espèce d'admiration: « j'entens, et je m'étois toujours persuadée que notre Aireskouï devoit être tel que le Dieu que tu viens me dépeindre. »

Quand les Anciens Iroquois voulaient parler de Dieu en fonction de quelque qualité particulière de la Divinité, ils se servaient d'autres noms, comme, par exemple, de Tharonhiawakon, dont on a parlé.

Par une sorte d'exception qui fait songer au vocable féminin de Divine Providence, les Anciens Iroquois appelaient aussi le soleil: Wentekka, elle porte le jour, comme ils disaient de la lune: Asontekka, elle porte la nuit.

Je dis par exception, parce que ces deux mots sont féminins et que les Anciens Iroquois ne se servaient du masculin que pour signifier Dieu et le sexe masculin (parmi les hommes); toutes les autres créatures animées ou inanimées, les femmes, les génies, bons ou mauvais, les anges, les démons, et les bêtes sont du féminin. *Lafitau*.

En plus de l'Être Créateur que les Anciens Iroquois confondaient avec le soleil, ils reconnaissaient encore plusieurs esprits ou génies d'un ordre inférieur et qu'ils nommaient Hondatkonsona, c'est-à-dire esprits de toutes sortes. *Lafitau*.

Le nombre de ces esprits était illimité. L'imagination des Anciens Iroquois leur en faisait voir dans toutes les choses naturelles Il y en avait de bons et de mauvais, et ils ne cessaient de les honorer par des offrandes, plus même qu'ils ne le faisaient pour le Maître du Ciel, qui, de sa nature étant bon, ne pouvait leur vouloir de mal.

Malgré qu'ils eussent le sentiment de la divinité, et comprissent que cet état comporte pour nous un culte religieux, les Anciens Iroquois n'avaient pas de temples proprement dits, ni de cérémonies religieuses ordonnées.

Ce qui est assez curieux, c'est que Lafitau assure que les Anciens Iroquois avaient des Vestales, qu'ils nommaient Ieowinnon et qui étaient vierges par état. Il ne peut pas dire quelles étaient leurs fonctions de religion; tout ce qu'il a pu tirer des Iroquois de son temps, c'est que ces Vestales ne sortaient jamais de leurs cabanes, où

elles s'occupaient à de petits ouvrages, et que le peuple les respectait et les laissait tranquilles.

Un petit garçon, choisi par les Anciens, et qui était comme le Camillus des païens, leur portait les choses nécessaires. On avait soin de le changer avant que l'âge eut pu rendre ses services suspects.

On aimera peut-être savoir ce que Lafitau pense de la Relation de Jacques Cartier sur quelques coutumes des habitants d'Hochelaga, « qui étoient une nation des langues iroquoises et huronnes, établie dans l'Isle de Montréal; car il dit qu'il y avoit vû des cabanes publiques, destinées pour les jeunes filles qu'on y mettoit, dès qu'elles étoient en âge d'être pourvûes, et qui en étoit pleines, comme le sont en Europe les Ecoles, où l'on envoie les Enfans pour être instruits dans les Belles Lettres. »

« Il est vrai que Jacques Cartier est bien éloigné de penser que ces filles fussent des Vestales; il en parle même d'une manière bien opposée; mais ce qu'il en rapporte est si contraire aux usages des Peuple de l'Amérique Septentrionale qu'on juge aisément, à sa Relation, qu'il n'en avoit formé des jugemens si désavantageux, que parce qu'il ne scavoit pas assez leur Langue pour s'éclaircir sur une coutume aussi singulière. »

Lafitau ajoute que c'est sans doute de ces Vestales que Vincent le Blanc a voulu parler, quand il dit qu'il y a dans le Canada des Sauvages mangeurs de chair humaine qui courent jusqu'au grand fleuve de Hochelaga, et se servent de barques faites d'écorces d'arbre; et qui, quand ils arrachent ces écorces, usent de beaucoup de cérémonie et de prières, auxquelles assistent quelques Vierges dédiées à leurs Dieux « comme nos religieuses ».

Lafitau ne sait pas si l'on édictait des peines contre celles qui « faisaient affront à leur état », mais il lui a semblé qu'elles s'étaient assez bien conduites jusqu'à l'arrivée des Européens qui en firent des vierges folles, en leur donnant de l'eau de vie.

A Onnontagué et chez les Agniers, elles seraient sorties de leur retraite dans leur ivresse et fait mille extravagances dans leur village;

comme quelques-unes avaient contrevenu avec trop d'éclat à leur profession, « les Anciens en eurent tant de honte, que le Conseil résolut de séculariser ces filles irrégulières, dont le scandale avait déshonoré leur nation. »

Ce serait à la suite de ces excès que finirent les Vestales iroquoises.

Il est difficile de récuser le témoignage de Lafitau et de Vincent le Blanc, comme il l'est également de rejeter celui de Cartier.

Il n'y a pas de doute que Cartier n'a pu se rendre compte personnellement de tout ce qu'il raconte de son voyage à Hochelaga, tant par « défaut de langue » comme dit Lafitau, qu'à cause du peu de temps qu'il a séjourné en ce lieu.

Rien moins qu'une enquête sérieuse n'aurait pu le renseigner sur une question aussi délicate et aussi difficile à démêler que le statut religieux et civil des filles du gynécée dont il parle.

Mais il reste que Cartier avait dû interroger en France et pendant le voyage de retour les deux interprètes dont il s'était saisi à Gaspé l'année d'avant, et qui avaient si malencontreusement refusé de l'accompagner à Hochelaga.

Il ne faut pas oublier non plus que Cartier a passé l'hiver de 1535 à Stadaconé et qu'il a dû, malgré l'espèce d'hostilité des Sauvages, se renseigner à fond sur bien des sujets qui le préoccupaient.

On sait d'autre part par le témoignage de La Hontan, qui ne se trompe pas toujours, et qui confirme Cartier en cette circonstance, que les filles pubertes vivaient en commun dans des cabanes publiques où les jeunes hommes venaient choisir sans vergogne celles qui devaient être leur femme.

Je crois qu'il y a erreur de part et d'autre, et en toute bonne foi.

Les Anciens Iroquois n'avaient pas de temple, mais ils entretenaient dans la Cabane du Conseil, le Feu Sacré qui symbolisait la vie de la Nation.

C'était chez eux l'affaire des femmes d'aller en forêt chercher le bois, d'allumer et d'entretenir le feu dans la cabane de son mari,

qui se serait cru déshonoré s'il s'était livré à cet infâmant travail; il est très probable que le feu du Conseil, qui brûlait toujours dans la cabane publique, était alimenté et entretenu par des filles, et que celles qui étaient chargées de cette besogne étaient regardées comme sacrées elles-mêmes, et vivaient aux dépens et sous la protection de la communauté: c'étaient des Vestales.

Comme Lafitau écrivait avant 1724, les incidents d'Onnontagué et d'Agné se produisirent probablement vers ce temps-là, et s'appliquaient aux Anciens Iroquois de la Ligue des Cinq-Nations, ou Hodénosoni, qui subit précisément à cette époque, entre 1715 et 1720, de nombreuses modifications de forme et de fond, conséquence de l'affaiblissement graduel de sa vigueur et prélude de son effondrement prochain.

Tout ceci n'a rien à faire, cependant, avec le témoignage de Cartier qui date d'environ cent quatre-vingt-cinq ans auparavant, et ne l'infirmé pas.

Il y avait à Hochelaga comme à Onnontagué et à Agné une Cabane du Conseil où brûlait le Feu Sacré que des Vestales devaient entretenir; mais il y avait aussi une cabane publique où les filles en âge d'être pourvues attendaient tous les soirs le prince charmant dont elles souffleraient l'allumette en signe d'acquiescement.

Lafitau parle de la cabane des Vestales et il faut l'en croire; Cartier parle de l'espèce de gynécée des filles iroquoises et il faut lui faire confiance, l'un et l'autre n'ont voulu tromper personne.

Il y avait chez les Anciens Iroquois des hommes qui gardaient la continence et vivaient en ermites en dehors des bourgades. Comme ils n'avaient rien à faire avec la religion, ni avec le culte, mais qu'ils étaient comme des sortes de devins ou de sages que l'on consultait en certaines circonstances, je n'en parlerai qu'au moment de décrire les superstitions.

Les Anciens Iroquois croyaient à l'immortalité de l'âme, et pensaient qu'après la mort, elle s'en allait vers un pays heureux,

Eskennané, ou pays des Ancêtres, situé vers l'Ouest, d'où ils prétendaient venir eux-mêmes.

Pour s'y rendre, les âmes devaient parcourir un chemin fort long et fort pénible; où il fallait souffrir en route, franchir des rivières au courant rapide, pour trouver de l'autre côté un chien féroce qui leur disputait l'atterrissage; le voyage durait un an.

Les âmes qui pouvaient prendre terre trouvaient en arrivant un beau et grand pays au milieu duquel se trouvait une belle grande cabane dont Tharonhiawakon occupait une partie et Atahentsic, son aïeule, occupait l'autre.

J'interromps cet exposé pour signaler à mes lecteurs l'absence complète, tout au long de cette exposition, du père de Tharonhiawakon.

C'est que, dans le système social des Anciens Iroquois, le fils procédait bien du père, mais ne pouvait s'en réclamer, ni en hériter, la mère seule étant certaine de l'identité du père présumé et du père véritable.

Tharonhiawakon, qui vivait au milieu des hommes, avait dû naître d'une mère mortelle, séduite par son père; mais, comme dans ce cas-ci la mère ne pouvait transmettre la divinité qu'elle ne possédait pas, les Anciens Iroquois, pour en faire un dieu, avaient dû recourir à l'ingénieuse fiction de le faire toujours paraître comme petit-fils d'Atahentsic, déesse elle-même, et dont il pouvait hériter, se trouvant ainsi du même clan comme par adoption, selon les exigences de la filiation matrilinéaire.

C'est ainsi que je peux m'expliquer le concept Atahentsic-Tharonhiawakon.

On trouvera peut-être que j'y mets du mien, mais, dans les mondes olympiques, les explications les plus risquées restent toujours en-deçà de ce que la réalité pourrait être.

Revenons maintenant à la cabane divine d'Atahentsic. La partie que la déesse occupait était tapissée de colliers de porcelaine, c'est-à-dire de Wampuns, dont les morts lui avaient fait présent à leur arri-

vée, alors qu'ils étaient forcés de danser devant elle et Tharonhiawakon.

Le pays des âmes avait des étages, ou mieux, des compartiments ou cantons, où les âmes étaient réunies selon leur mérite: opinion d'un missionnaire citée par Lafitau.

Lafitau, toujours féru de rapprochements et de comparaisons, nous dit que certaines nations de l'Amérique Septentrionale pensaient que pour se rendre au pays des Ancêtres, les âmes suivaient le chemin de la Voie Lactée, qu'ils appelaient, à cause de cela, le Chemin des Ames, et il rappelle à ce sujet le nom de Chemin de Saint-Jacques, que la croyance populaire donnait en France à la Voie Lactée. Il fallait aller à Compostelle une fois, vivant ou mort, et dans cette dernière alternative l'âme prenait le Chemin de Saint-Jacques.

Sitôt après la mort, le défunt était paré de ses plus beaux atours; « matachié » de belles couleurs où le blanc et le bleu dominaient, et porté sur un échafaud établi dans une clairière de la forêt, ou inhumé. Si l'on était sur le point de changer la bourgade de place, on préférait le premier mode; on pouvait ainsi déplacer la claie et remonter l'échafaud; c'était aussi le mode de sépulture de ceux qui étaient morts à la guerre.

On déposait le mort sur la claie formant plancher; on l'entourait de victuailles déposées dans des pots de terre; on plaçait ses armes près de sa main; on recouvrait le tout de peaux de bêtes et de branchages, et, pendant que le corps commençait de sécher aux rayons du soleil, et sous les morsures du froid, à l'abri de la dent des fauves et du bec crochu des oiseaux de proie, l'âme cheminait lentement vers le Pays des Ancêtres.

Les vers intestinaux et les fourmis se chargeaient de disséquer le cadavre, dont il ne restait plus bientôt que les os blanchis attendant la sépulture définitive dans une fosse, après avoir subi un dernier nettoyage, s'il y avait lieu.

Si l'on entrevoyait que l'on ne dût déplacer la bourgade bientôt, on inhumait le corps dans un trou circulaire de deux pieds et demi

de diamètre et de trois pieds de profondeur, où le mort était déposé accroupi, les genoux collés au menton comme il était dans le sein de sa mère, et la tête tournée vers l'Ouest.

L'intérieur du ciste était tapissé de peaux de castor ou d'autres fourrures, et le trou fermé de grosses branches recouvertes de terre, sur laquelle on élevait un petit tertre de pierres afin d'empêcher les animaux fouisseurs de déterrer le cadavre.

On retrouve encore quelquefois, dans les clairières de la grande pinière de Lanoraie (Agochonda, Agakonda), des sépultures de ce type dont le tertre a disparu par l'érosion particulière aux dunes et laisse voir la calotte crânienne à fleur de terre, mais brisée par le passage des animaux, ou par l'action des intempéries.

Quant au corps, il recevait le même traitement que ci-haut décrit pour la sépulture sur l'échafaud.

Tels étaient, avant la fête générale des morts qui revenait tous les dix ou douze ans, alors que les ossements que l'on pouvait réunir étaient déposés dans une fosse commune tapissée de peaux de castor, les deux modes de sépulture en usage chez les Anciens Iroquois.

La grande fête des morts coïncidait généralement avec le déplacement définitif de la bourgade vers un autre canton, quand les récoltes successives avaient appauvri le territoire et l'avaient encombré d'amas de déchets.

La sépulture terminée, le deuil commençait et durait un an, le temps que l'âme mettait à parcourir le chemin qui la menait au Pays des Ancêtres.

Pendant ce temps, et jamais plus du reste en présence des parents, on ne prononçait le nom du mort, dont le souvenir restait pourtant vivace dans le coeur de ses proches et de ses amis.

En dehors des émanations de la divinité dont j'ai parlé, les Anciens Iroquois voyaient dans tous les éléments de la nature immense qui les entourait, comme la résidence d'esprits qui en étaient les maîtres, et les faisaient se comporter selon leur humeur à eux, d'où la nécessité de se les concilier.

S'ils n'avaient pas de temples, les Anciens Iroquois avaient le Feu Sacré de la Grande Cabane du Conseil, et, comme autel, le calumet dont ils offraient la fumée du tabac en holocauste au dieu qu'ils invoquaient ou qu'ils prenaient à témoin.

Quand ils ne pouvaient se servir du calumet, ils brûlaient une feuille de tabac en guise de sacrifice, ou la jetaient dans l'eau, ou dans l'ouverture de quelque gouffre ou grotte dont ils redoutaient la profondeur ou la mystérieuse obscurité.

Ils offraient des sacrifices au dieu de l'hiver, Atho, pour lui demander un temps favorable à la chasse; à Atenehiarkon, sorte de dieu des loups-garous, pour lui demander protection contre les êtres malfaisants, et à une multitude d'autres.

Il est difficile de déterminer où finit la religion, et où commence la superstition dans toutes ces attributions de pouvoirs surnaturels aux choses les plus inertes de la création, comme les rochers.

Pour parler de tout cela sans trop d'obscurité, et ne pas dépasser les limites de la patience des lecteurs qui ont bien voulu me suivre jusqu'ici, je réserve pour un autre *Cahier* les superstitions et les songes qui prenaient tant de place dans la vie spirituelle et même temporelle des Anciens Iroquois, puisque la réalisation de ces songes était nécessaire et obligatoire, aussi bien pour ceux qui en bénéficiaient que pour ceux qui en étaient les victimes.

J'ai voulu montrer les Anciens Iroquois comme des hommes moraux et religieux, en marche vers la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, et dont l'esprit allait bien au-delà de leurs sens.

Si je n'y ai pas réussi, c'est moins parce que le sujet ne le méritait pas, que par l'insuffisance des moyens que j'apporte à m'en acquitter

Aristide Beaugrand Champagne